

DEUX RONDS

LE PÈRE PEINARD



Réflects

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS, FRANCE	BUREAUX : 4 ^{bis} , rue d'Orsel, Paris	ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR
Un An..... 6 fr.	OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR	Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 3 fr.	Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur	Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois..... 1 fr. 50		Trois Mois..... 2 fr.

ENCORE LA DYNAMITE, NOM DE DIEU !

Chambard du Commissariat

THIVRIER ET RAVACHOL

RÉFLECTS D'UN CAMISARD



Fin Finale ?

La grève de Carmaux vient de tourner au tragique, nom de dieu !

Pendant quatre-vingts jours, les politicards se sont foutus de la fiolle des mineurs, leur montant le bobé-chon et leur faisant croire à la débâcle de la Compagnie.

Turellement, rien n'est venu !

Après s'être serrés le ventre, les gueules noires ont dû redescendre dans les puits sans avoir obtenu rien de rien.

Malgré toutes les promesses : d'abord de déchéance, — ensuite d'arbitrage, — puis de reprise des condamnés, — les pauvres bougres se trouvent couillons comme devant.

Des neuf condamnés d'Albi, y en a juste quatre de rembauchés, — les cinq autres seront fourrés dans une autre mine.

Donc, y a pas à tortiller, les triomphateurs de la grève sont le marquis de Solages et le baron Reille.... du moins, c'était ainsi jusqu'à mardi matin !

Aujourd'hui, mille tonnerres, c'est plus ça !

Les jean-foutre ont souvent blagué la solidarité ouvrière.

C'était un tort, nom de dieu ! Voici qu'elle vient de s'affirmer d'une sacrée façon :

Au numéro 11 de l'avenue de l'O-

péra, à Paris, dans une des pièces les plus hurf de ce quartier d'aristos, se trouvent les bureaux de la Compagnie de Carmaux.

Chouette turne, nom de dieu ! Du marbre sur toutes les coutures, des dorures à tous les coins, et par tous les escaliers des tapis bougrement moëlleux, — plus douillets que les paillasses des prolos.

Tous les matins, vers les onze heures et quart, le baron Reille s'amène, kif-kif un pacha dans son sérail. Oh, il ne reste pas une éternité, le temps de faire sa petite visite, d'inspecter la turne.... et il s'en retourne.

Or, mardi matin, vers les onze heures, un employé reluquait contre la porte des bureaux de la Compagnie une petite marmite, pansue et rondelette.

Le baron Reille avait reçu des lettres de menaces en tas, — seulement pour ne pas foutre le trac à ses employés il n'en avait rien dit : il se foutait pas mal de risquer leur peau !

Huit jours avant, jour pour jour, il en avait reçue une, signée « deux anciens mineurs de Decazeville », où on le prévenait que si, dans la semaine, les condamnés d'Albi n'étaient pas rembauchés, sa turne serait dynamitée.

C'était mardi le huitième jour ; le baron Reille n'avait pas tenu compte de la recommandation... Mais à la porte se trouvait la fameuse marmite enveloppée dans un quotidien.

Illico, on appela le pipelet et en procession on trimbala le paquet sur le trottoir.

Si les types eussent eu connaissance des lettres reçues par le baron, sûrement ils auraient pris plus de précautions.

On alla chercher les sergots ; deux s'amènèrent, dont un brigadier. Ils refusèrent de trimbaler la marmite au commissariat « parce que, disait le brigadier, c'est pas convenable de voir un agent en uniforme porter un paquet... »

Nom de dieu, ils font moins de magnés pour arquepincer les cabots !

Devant la bégueulerie des sergots, un larbin de la Compagnie s'offrit : le pauvre Garin prit le paquet et se foutit triomphalement en route, ayant derrière, les deux flics lui emboitant le pas.

Ils arrivèrent au commissariat de la rue des Bons-Enfants.

Là, que se passa-t-il ?

Malin qui pourrait le dire.

Les sergots tripatouillèrent-ils la marmite ?... Toujours est-il qu'au bout de quelques minutes, une pétarade terrible foutait tout en capilotade.

Le commissariat était en miettes.

Les deux flics, le secrétaire du commissaire, un roussin, et le pauvre Garin écopaient terriblement. Ils étaient tués net, nom de dieu !

La maison où perchait le commissariat était à moitié déracinée et aux trois quarts dépiotée. Pour ce qui est de celles d'à côté, elles n'avaient plus une vitre !

Illico les pompiers radinaient pour éteindre un brin d'incendie.

Peu après, au pas gymnastique, mastoës comme des hippopotames, rappliquaient les flics de la brigade centrale. Juste au moment où ils débouchaient dans la cour du commissariat, un des gros gaillards qui était à leur

tête tournait de l'œil et s'affalait sur le pavé.

Il venait de crampser de peur, nom de dieu !

..

Ah ! foutre, voilà un coup qui a mis toute la grosse légumerie hors de ses gonds.

Les chameaux n'en vivent plus !

Ils croyaient en avoir fini en guillotinant Ravachol et voilà que ça recommence de plus belle.

Ils s'étaient donc foutu le doigt dans l'œil en braillant sur tous les toits que toute la dynamite de Soissy était retrouvée, et que les richards pouvaient roupiller tranquilles ?

Il y paraît, mille bombes !

Aussi, immédiatement la grande trouille a empoigné l'engeance de la haute.

Jusqu'ici y avait que les jugeurs et les roussins qui ne pouvaient pas dégouter de piôle ; maintenant ça va être au tour de tous les gros exploiters du populo de ne plus savoir où se loger.

Déjà, hier soir, les locatos du 11 de l'avenue de l'Opéra, qui ne sont pas de la petite bière, sont allés pistonner le proprio pour qu'il foute à la porte la Compagnie de Carmaux.

..

Mais c'est la grosse séquelle gouvernementale et policière qui faisait une sale trombine, mardi soir. Ils étaient tous réunis autour du commissariat, reluquant le spectacle, tremblottant comme des pendus.

Ah, ce n'étaient plus les matamores flambarde !

Ils avaient la vénette, — ça fiantait à travers leurs culottes.

Et tout bas, bien bas, de peur d'être entendus, ils se chuchotaient à l'oreille :

« Où ça s'arrêtera-t-il ? »

Les Quotidiens

Depuis l'explosion, leurs pissotières sont farcies d'appréciations ; — turellement elles ne sont pas aimables pour les anarchos.

Dame, comme tous les journaloux sont des bourgeois, ils braillent tous comme une seule bourrique, — de façon à retourner l'opinion du populo.

Si les prolos étaient laissés à eux-mêmes, leur opinion serait vivement faite, nom de dieu !

Comme les grosses légumés craignent ça, ils tâchent d'y remédier en faisant dégueuler les quotidiens.

Crédieu, y a de tout dans les canards. Pour preuve, les camaros, je vas vous en donner un échantillon :

Pour l'*Intransigeant*, c'est Constans qui a fait le coup, histoire de faire une muffle à Loup-Bête.

Nom de dieu, si on voulait chercher les coupables dans les grosses légumés, je donnerais bien un tuyau à Atthalin : ça serait de foutre le grappin sur le baron Reille.

C'est lui le vrai criminel, mille polochons ! Sans lui la grève de Carmaux ne serait pas arrivée... sans lui y aurait conséquemment pas eu de bombe.

..

La grosse légume du *Figaro*, mōssieu Magnard est plus franc. Turellement il n'est pas doux pour les anarchos. Mais où il est épatant c'est quand il cherche les causes. Je cite textuellement un bout de son flanche :

« Du jour où tout le monde a su lire a commencé le péril social. Je ne dis pas qu'on pût ou qu'il fallut empêcher les progrès de l'instruction. Je constate un fait dont l'évidence saute à tous les yeux et dont les développements encore inconnus dans leur forme amèneront certainement une période de bouleversements inouis... »

Na, voilà au moins qui est carré, foutre !

Si le populo ne veut plus être volé, pillé et massacré, c'est parce qu'il sait lire.

Turellement, mōssieu Magnard ne veut pas qu'on l'empêche de lire... parce qu'il sait bien que c'est pas possible.

Et alors, moins moules que les autres bourgeois, il tâte le pouls à la garce de société et tranquille comme Baptiste il avoue : « La chamelle est salement attigée... Elle en est même foutue !... C'est une affaire de temps... »

..

Y a un quotidien qui fait remarquer que l'explosion a eu lieu le 9 novembre et que c'est le 11 novembre 1887 que les anarchos de Chicago furent pendus.

Un autre dit que d'Amérique, je crois même que c'est de Chicago, il vient de rappliquer un manifeste où on recommande aux bons bougres l'usage de la dynamite.

A l'Aquarium

Y a eu dans la soirée de mardi un sacré fouan dans cette infecte baraque. Si les bouffe-galette avaient su par quel ministre remplacer le Loup-Bête, ils l'auraient foutu par terre que ça n'aurait pas fait un pli, — pour le remplacer par un jean-fesse à poigne.

C'est en effet de la poigne qu'il leur faut !

Qui qu'a de la poigne ?

Montrez vos biceps.

Pauvres niguedouilles qui ne comprenez pas que ce qui fait la force de Loup-Bête, c'est justement qu'il est mou comme une chique, malgré ses flafas ronflants.

Vous auriez des ministres à poigne que vous les auriez déjà envoyé paître, car en voulant foutre des entraves au mouvement ils ne feraient que l'accélérer.

Si vous aviez deux liards de jugeotte, vous comprendriez que le meilleur moyen d'échapper aux avaros, serait de toujours donner raison au populo, — jusqu'au jour où il trouverait bon de vous culbuter.

N'émoustillant pas les bons bougres, vous éviteriez leurs colères.



Paris. — C'est les enjuponnés de la Cour d'assises qui faisaient une sale poire, samedi dernier !

Au lieu de Gardrat, ils avaient sa babillarde... et elle les a rudement fait renauder.

Habituellement, ils commencent leur représentation à 11 heures 1/2 ; ce jour-là ils sont restés une demi-heure dans les coulisses à se demander comment ils allaient s'en tirer. Si bien qu'il était midi passé quand la jugerie a commencé.

Ils auraient dû lire la lettre de Gardrat en public, — mais elle les avait tellement foutu à cran qu'ils ne l'ont pas fait. Ils se sont contentés d'en dire quatre mots.

L'avocat bécheur n'aboyait pas fort, nom de dieu ! Je ne sais pas à quoi ça tenait : peut-être qu'une carotte s'était arrêtée dans sa gargouille, — à moins qu'il ne soit châtré.

Toujours est-il qu'il a pistonné les trois têtes à claques du comptoir pour qu'ils ne tiennent pas compte de la lettre de Gardrat. Attendu que Gardrat ayant déclaré s'installer imprimeur-gérant à Paris, il peut aller percher où il voudra, il n'en est pas moins domicilié *légalement*, 4 bis, rue d'Orsel.

Les trois empotés du comptoir étaient du même avis. Pour lors il ne restait plus qu'à foutre à Gardrat la haute dose. C'est-à-dire **deux ans de prison** et **3.000 balles d'amende**.

Ça n'a pas traîné, nom de dieu !

A Bourges, c'est le copain Fortuné qui s'est chargé de faire rogner les marchands d'injustice. Il s'en est acquitté chouettement, nom de dieu ! Il était poursuivi pour un discours jaspé en réunion.

Au lieu de leur poser un lapin il leur a servi un flanche pas piqué des vers. Je voudrais bien dégoiser tout le flambeau, y a pas mèche ; je vas me contenter d'en extraire le jus :

Fortuné déclare aux enjuponnés qu'ils n'ont pas une trombine à le juger,

Attendu qu'il est anarcho,
Attendu qu'il nie les lois et les a quèque part,

Attendu qu'entre lui et les juges ça manque d'égalité : eux sont habillés en mardigras, avec des moules à pâtisserie sur la hure, — tandis qu'il est simplement frusqué en prolo,

Attendu que les jurés sont des bourgeois, et conséquemment des ennemis des anarchos ; et la loi dit qu'on ne peut pas être *jugé* et *partie*,

Attendu que les juges sont aussi bourgeois que les jurés, — et même pire,

Attendu que les arrestations arbitraires de ces derniers temps ont foutu les anarchos hors la loi, — conséquemment y a pas mèche de juger des hors la loi !

Pour toutes ces raisons, et pour une floppée d'autres, Fortuné a nié aux sales bourriques de l'injustice le droit de le condamner, — turellement ils n'ont rien voulu savoir et lui ont tout de même foutu *un an de clou* et *1.000 balles d'amende*.

C'est par défaut que le gas a été salé. En effet, comme les juges n'ont pas voulu tenir compte de son flambeau, il leur a déclaré qu'il faisait faux-bond,

Y a donc une autre resucée sur la planche !

Rocroy. — Plusieurs copains de Revin et de Nouzon passent en correctionnelle, juste au moment où je donne le dernier coup de fion à mes flanches. Ils sont poursuivis à propos d'une réunion qui eut lieu y a trois semaines à Revin, avec Fortuné.

Tout ce serait très bien passé si le quart-d'œil de la gare de Vireux n'était venu y foutre son nez. De chouettes fleux reconurent cette saloperie et en un clin-d'œil ils le déportèrent de la salle avec accompagnement de coups de pied dans le cul.

Turellement, le roussin a porté plainte ! Il a dénoncé à l'aveuglette une chiée de copains, — et les marchands d'injustice se sont empressés de les poursuivre.

Le quart-d'œil a, entre autres, dénoncé Bouillard, qu'il accuse de l'avoir insulté, — or le gas était occupé à vendre des brochures ;

Il a aussi dénoncé une bonne bougresse, qui, à l'en croire, excitait les hommes à le tambouriner.

Toutes ses menteries seront acceptées comme paroles d'évangile, c'est sûr, nom de dieu !

Y a pas qu'en France où les juges font des vacheries aux anarchos. C'est kif-kif partout, cré pétard !

Ainsi en Belgique, Villeval, le gérant de la *Misère*, vient de paumer *deux ans de prison*.

Villeval avait des intentions de se tire-flûter au beau mitan de la jugerie, mais des roussins le guignaient ; ils l'ont agrippé et l'ont ramené devant les juges, qui après avoir prononcé sa condamnation ont illico ordonné son arrestation.

Des coups de sifflet farameux sont partis du fond où était massé le public. Le plus rupin a été à la sortie : dans la salle des Pas-Perdus les anarchos ont chanté la *Carmagnole* à pleins poumons.

Ensuite quand les jurés sont sortis ils ont été hués de riche façon, et s'ils n'ont pas reçu des beignes, c'est grâce à la police qui les a entourés et protégés.

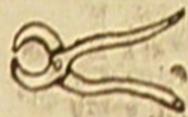
Puisque j'en suis à dévider les crapuleries des juges que je dise deux mots de ceux de Londres :

Francis est toujours au ballon. D'après la loi english il devrait déjà être en liberté, car elle ne reconnaît comme bonnes que les dépositions *jurées* sur la Bible. Or, le bécheur français n'a rien de ce calibre dans sa boutique : tout ce qu'il peut servir c'est des ragougnasses de mouchards.

Malgré ça, Francis reste au clou, nom

de dieu ! Tous les vendredis il passe devant son jugeur qui remet l'affaire à la semaine prochaine. A ce compte on peut le faire crever en prison !

Y a pas mèche de le rendre à la France, c'est sûr ! Pour lors, on le garde là-bas, et on semble ne vouloir le lâcher que la semaine des quatre vendredis.



L'OPINION DE THIVRIER

A l'Aquarium dès qu'on a appris la sacrée explosion de mardi, tous les bouffe-galette socialards ont fait des pieds et des pattes pour tirer leur épingle du jeu. Tous, ils ont réprouvé les anarchos, les agonisant de sottises, disant d'eux, pis que pendre.

A cela rien de drôle, nom de dieu ! Il serait épatant qu'il en soit autrement. Comment ces politicards qui ne rêvent que de gobelotter à tire-larigot aux crochets du populo, pourraient-ils avoir une façon de penser qui s'approche de celle des gas francs d'allure, ne souhaitant qu'une chose, — c'est que chacun bouffe à sa faim.

Entre les deux, y a pas plus d'entente possible qu'entre l'eau et le feu.

Seulement, y a une question qui se pose : les bouffe-galette socialards sont-ils bien francs ? Quand ils disent blanc ne pensent-ils pas noir ? L'opinion qu'ils gueulent à l'Aquarium est-elle la même que celle qu'ils ont avec les bons bougres ? Ils savent que le populo n'a pas les mêmes raisons qu'eux de désapprouver les dynamitades ; les désapprouvent-ils entre quat'zyeux ?

La conversation que je colle ci-dessous répond à toutes ces questions ; c'est une jaspade qu'un copain a eu à Carmaux avec Thivrier.

Et d'abord puisque je fous le blousard sur le tapis que je dise de lui ce que j'en pense : de toute la bande des dépotés socialards, c'est encore sa patte que je serrerais avec le moins de dégoût.

A Marseille, en pleine parlotte des Guesdistes, comme les ambitieux vantaient les beautés du suffrage universel, Thivrier rouspéta chiquement : « Quoi donc?... C'est du chiquet ! Y a rien à foutre à la Chambre ; j'en ai plein le cul, et si les amis veulent m'imiter, je donne ma démission subito.... » En disant ça, il sortait son écharpe, et la roulant en torchon faisait mine de la foutre sur la gueule de Guesde, — en guise de glaviau.

Ce jour-là Thivrier avait-il une paille dans le nez ?

Pour son estime je souhaite que non....

Ceci dit, je colle nature la conversation qu'il eut avec un copain à Carmaux, — et que le copain m'écrivit illico, — si ça n'a pas paru plus tôt, c'est que l'occase ne s'en est pas présentée.

Or donc, je laisse la parole au copain ; je cite textuellement sa babillarde :

Un lundi de fin septembre, je partis à Carmaux où j'arrivai en même temps que

Thivrier: je descendis avec lui chez Alary, siège du comité, il y avait là Ferroul, Antide Boyer, Duc Quercy, Argeliès, un correspondant du *Gaulois* et un autre de l'*Illustration*, M. Normand. Nous déjeunerâmes à 50 sous par tête, pendant que les mineurs déjeunaient à 5 sous.

Calvignac faisait un potin du diable; Baudin et Duc-Quercy trouvaient étonnant que les mineurs fussent si sages.

Après déjeuner, je donnai un coup de main à Planty et à Mazenc pour envoyer les fameuses lettres aux députés. Quand nous eûmes fini, je pris Thivrier à part et nous causâmes. Voici notre conversation:

Moi. — Sont-ils beaucoup d'anarchos à Paris?

Thivrier. — De 3 à 400, ils ne comptent presque pas.

Moi. — Que pensez-vous de Ravachol?

Thivrier. — Il aurait dû faire sauter le Palais-Bourbon.

Moi. — N'auriez-vous pas eu la frousse, si vous aviez su qu'il devait le faire?

Thivrier. — Il aurait pu nous prévenir, mais s'il l'avait fait sans que nous le sachions, tant pis!

Moi. — Pourquoi ne versez-vous pas par jour 12 fr. 50 à la grève?

Thivrier. — Nous avons beaucoup de frais.

Moi. — Et nous, n'en avons-nous pas?

Thivrier. — (Il ne répond pas!...)

Crédieu, mon pauvre blousard, t'aurais mieux fait de rester dans ton coin à mesurer des chopines! Ce que Ferroul et tous les arracheurs de dents de la bande vont te foutre un suif, quand ils sauront que t'as eu la langue trop longue.

Tant pis pour toi, hélas! J'y peux rien....

Si je n'avais pas une légion de jean-foutre à astiquer jusqu'au sang, — vrai je m'amuserais à te plaindre.

COUPS DE TRANCHET

Concurrence! — Les ouvriers français rognent après les belges qui viennent faire baisser les salaires. Les couillons devraient s'en prendre aux patrons qui seuls sont coupables, puisqu'ils profitent de ce que les Belges ne sont pas à la coule pour les embaucher à bas prix.

A preuve que les patrons sont seuls coupables, c'est que des capitalistes belges viennent de faire venir de Chine une trentaine de chinois qu'ils font turbiner aux bagnes Cockerill, à Seraing.

Turellement, les pauvres gas sont payés moins cher que les belges.

Turellement aussi, les prolos belges vont y trouver un cheveu.

Je souhaite qu'ils soient moins gourdes que les français, et s'ils veulent cogner sur quelqu'un que ce soit sur les patrons.

Bonne ration. — La mère Court est une riche bougresse, nom de dieu!

N'en pinçant pas pour carmer son proprio, elle reçut ces jours derniers une sale visite. C'étaient le quart-d'œil et l'huissier qui venaient pour l'expulser.

Quand elle sut de quoi il retournait, elle

alla chercher son goguenot et le lança carrément à la gueule du commissaire, lui disant: « Mange, salaud, y'a pas d'os! »

Le quart-d'œil esquiva le coup.

Alors, la bonne bougresse ramassant un gros tesson, encore farci, elle le colla à la gueule du record qui, moins veinard, reçut le cataplasme sur la joue...

Turellement, ça s'est terminé par la condamnation de la bonne bougresse à deux mois de prison.

Seulement, mille dieux, y'a une chose: si cette mode de recevoir les expulseurs se généralisait, je me demande si les marchands de faïence auraient assez de pots pour remplacer la casse?

Et aussi, si les prisons seraient assez larges pour recevoir tous les rouspéteurs?

Réflexes d'un Camisard

Aux Bleus de la Classe de 92 (1)

Quand il sera avéré que vous êtes ce qu'on appelle au régiment *une forte tête*, quand on saura que vous donnez à vos camarades *le mauvais exemple* et de *mauvais conseils*, lorsqu'on vous aura octroyé — c'est vite fait — une centaine de jours de prison, on vous fera passer devant un Conseil de corps. Ce Conseil de corps, naturellement, vous enverra aux Compagnies de discipline.

Vous savez ce que c'est que *Biribi*. Ce n'est pas drôle, non, et la brutalité hypocrite des tortionnaires à galons s'y donne libre carrière. Seulement, il faut le dire, si la barbarie des chaouchs a souvent dépassé toutes les bornes, c'est qu'ils n'ont guère eu devant eux, jusqu'ici, à part quelques exceptions, que des indisciplinés inconscients, des révoltés sans le savoir. Lorsqu'ils se trouveront en face d'hommes qui raisonneront leur résistance et connaîtront le pourquoi de leur haine du militarisme, ces messieurs auront vite fait de baisser la voix et d'adoucir leurs procédés.

Ça c'est vu déjà. Dans des détachements où, sur une quarantaine d'hommes, se trouvaient deux ou trois révolutionnaires, les galonnés n'en menaient pas large et n'osaient pas ce qu'ils auraient osé ailleurs. Quand les Conseils de corps verseront, chaque année, à Biribi, le demi-quarteron d'anarchistes dont on a tant ri autrefois, ce demi-quarteron de libertaires fera la loi, s'il le veut. Il ne faut pas oublier, seulement, qu'aucune manifestation de barbarie ou d'injustice ne doit rester inconnue, que tout acte arbitraire doit être divulgué. Il sera toujours facile de trouver de l'écho, pour toutes les plaintes, dans notre presse à nous — et chez les bourgeois.

Ils n'ont pas été malins, voyez-vous, ceux-là. Ils n'ont pas assez compris leurs intérêts, et leurs apitoiements ont été souvent trop faciles. Ils n'ont pas pensé que leurs larmes — de crocodiles — pourraient mouiller leur poudre; ils ne se sont point souvenus que la Loi militaire doit

(1) Voir les deux derniers numéros.

être de fer, sous peine de mort, et que la discipline paternelle n'est qu'une de ces blagues que des exploités soucieux de l'éternité de leurs privilèges ne devraient jamais prendre au sérieux.

Ils ont compris le soldat de Fourmies, refusant de tirer sur la foule dans laquelle se trouvait sa mère; ils se sont indignés, tout récemment encore, au récit des atrocités commises aux Compagnies de Discipline du Sénégal.

Ils n'auraient pas dû comprendre. Ils n'auraient point dû s'indigner.

Prudhomme peut parler de l'armée nationale et du soldat-citoyen; mais à condition d'en rire sous cape. Si Prudhomme coupe dans son boniment, Prudhomme est bien malade.

Il y coupe, et — j'ai vu ses urines — il n'en a pas pour longtemps. Il commence à divaguer. Il assure que l'armée est nécessaire, mais il déclare vouloir en combattre les abus.

Il oublie qu'une institution monstrueuse, anti-humaine, comme celle-là, n'existe pas sans ses abus; ou même — car il faut aller au fond des choses — que ses abus sont sa base naturelle et véritable. Supprimer les abus du militarisme, c'est enlever les étais d'un bâtiment qui menace ruine. Il y a des choses qu'il ne faut pas tenter de corriger. La réforme du Christianisme n'a servi qu'à l'affaiblir et à en déterminer l'émiettement; la réforme du Militarisme n'aura pour résultat que d'en précipiter la chute. Les bourgeois qui ont détruit, par sentimentalité, la Religion chrétienne, ne devraient toucher — même sous prétexte de sentimentalité — à la Religion de la Patrie. *Sil ul est, aut non sit.* (1)

Qu'elle s'écroule, cette religion? Parbleu! Elle a déjà la mort dans le ventre. Les chauvins et les roublards ont beau dire sa messe et chanter ses vêpres, élever des quinquaux de statues aux tortionnaires qui furent ses martyrs et déterrer les charognes des ravageurs qui furent ses héros gnes des ravageurs au Panthéon; ils ont beau nous chanter, quand ils sont poètes (!) les beautés de la guerre et, quand ils s'appellent Zola, l'absolue nécessité du mas-sacre, nous commençons à ne plus les croire. Même chez les individus les moins clairvoyants et les plus retardataires, le sentiment patriotique est en baisse. Même à l'armée, et chez les galonnés les plus féroces — vous pourrez voir ça, Bleus — il n'est le plus souvent qu'un masque qui recouvre l'ignoble grimace de l'épilepsie autoritaire.

Seulement, la plupart du temps, des gens qui ont l'intuition de l'ignominie et de l'atrocité de l'idée de Patrie, ne savent pas résonner leur dégoût et s'expliquer leur haine. Il faut leur apprendre ça. Ce n'est pas difficile. Vous trouverez un terrain tout préparé. La force des choses a développé le scepticisme.

C'est à vous, Bleus, vous qui savez ce que c'est que la Patrie, vous qui connaissez toutes les horreurs que cache ce mot, de le dire à ceux qui n'en ont encore qu'une

(1) Cré type, t'as tort de parler latin.

sensation vague ; c'est à vous de leur montrer que la hampe du drapeau, comme le manche de la croix, n'est qu'un bâton destiné à rosser les pauvres bougres assez bêtes pour se laisser faire ; c'est à vous de leur expliquer que, si l'armée existe, c'est parce que la bourgeoisie veut avoir des gendarmes en pantalons rouges à côté de ses gendarmes à culottes bleues — et non pas parce que les prussiens nous guettent. — C'est à vous de leur expliquer, encore, que les querelles et les guerres entre peuples sont criminelles et imbéciles, et que les prussiens ne demandent, comme nous, qu'à cesser de souffrir — et à vivre.

Il faudra leur expliquer, aussi, que c'est du soldat — et du soldat seul — qu'on peut attendre la suppression de l'armée. Quand les bourgeois s'amuse à parler, comme ils le font de temps en temps, de licenciement et de désarmement — pour un avenir indéterminé — faites voir aux forçats de la caserne que les bourgeois sont de sinistres farceurs. Faites-leur voir que les bourgeois ne désarmeront jamais ; d'abord, parce qu'il leur faudra toujours des mercenaires pour défendre les biens qu'ils ont volés ; et puis, parce que, en ce temps d'exploitation et de misère à outrance, les cinq cents mille hommes qu'un désarmement jetterait sur le pavé, annuellement, rien qu'en France, deviendraient, immédiatement et forcément, une puissance révolutionnaire irrésistible. Les bourgeois le sentent déjà autour de leurs cous, ce million de mains sans pain et sans travail...

Oui, vous avez une belle propagande à faire, Bleus. Profitez de toute injustice, de toute vilénie commise, pour exposer vos idées ; elles feront leur chemin, et rapidement, soyez-en sûrs. Vous servirez plus utilement la grande Cause humaine au régiment, où vous pourrez instruire les ignorants et ouvrir les yeux des déshérités, qu'à l'étranger où vous aurez trop à faire, bien souvent, à vous colleter avec la misère.

Encore une fois, en sachant vous y prendre — et l'adresse est une arme dans les luttes inégales — vous n'avez pas grand'chose à craindre, et vous êtes sûrs de la victoire. Vos prosélytes seront nombreux ; et, quant à ceux que vous n'aurez pu convaincre, vous aurez fait germer assez d'idées en leurs cerveaux pour que, le jour venu, s'ils ne marchent pas avec nous, ils hésitent — et nous laissent faire.

Allez à la caserne, Bleus ! Allez-y pour préparer, sous la capote — pendant qu'on prépare, sous la blouse, la grève de la viande à misère — la grève de la chair à canon.

Allez-y pour montrer à ceux qui souffrent comme vous, mais sans connaître la cause de leur mal, de quoi ils souffrent. Allez-y pour leur donner le mépris et la haine de toutes les autorités ; pour leur apprendre à crier avec nous, le jour où l'on brisera les dernières idoles :

— A bas l'armée ! A bas les frontières !
A bas la patrie !

UN CAMISARD

Vacheries Algériennes

L'Algérie est un sacré patelin, nom de dieu, le populo y est moins empoté qu'en France, la liberté y mijote davantage.

Mais à côté de ça, les grosses légumes y sont d'une crapulerie faramineuse. Ils sont là-bas kif-kif des petits rois, ils agissent en despotes n'ayant de comptes à rendre à personne.

Ces jours derniers, on vient de condamner pour la frime un maire, nommé Sapor, qui pillait et rançonnait tout le canton.

Ce que faisait Sapor, d'autres ne s'en privent pas, — et on leur laisse la paix !

On a bougrement ronchonné contre le gouvernement par des militaires qui barbottaient à gogo.

C'est tout pareil avec la gouvernance civile. Y a même ceci de pire, que les galonnés ne songeaient qu'à nocer, tandis que les civils veulent s'enrichir, — ça les rend encore plus voleurs.

Turellement, ce que je dis du barbotage, je pourrais le rengâner pour tout : les juges y sont plus vaches que partout, les galonnards plus rosses... Je le répète : rien ne les retient !

Pour preuve, les camaros, reluquez les deux histoires suivantes :

Parlons d'abord des grandes manœuvres en Kabylie, et entre autres des crapuleries qu'ont endurées les pauvres bougres d'un régiment de zouaves :

Par une chaleur à durcir les œufs au cul des poules, on les a forcés à avaler 40 kilomètres chaque jour. Pour se reconforter on leur collait un peu de café, — du moins de ce qu'on baptise ainsi.

L'eau manquant, pendant une quinzaine les malheureux ont dû licher l'eau de rivière toute corrompue.

Aussi, y en a eu des malades ! Les voitures d'ambulances étaient toujours bondées. Le major furieux ne voulait rien savoir, il les refusait tous. Mais quoi, il avait beau nier la maladie, n'empêche que huit troubades ont cassé leur pipe, — sans compter ceux qui ont paumé les fièvres et qui vont traîner quelques mois puis mourir... pour la patrie !

Outre la soif, les pauvres truffards devaient endurer la faim. Je l'ai dit, on ne se gêne pas pour fricoter... Par ci, par là, y a bien quelques jean-foutre de paumé, mais ça n'arrête pas les autres... C'est ainsi qu'on a foutu au clou un capitaine du train des équipages qui fricottait grand train. Y a même un mar-chef qui s'est fait sauter le caisson en apprenant l'arrestation de son supérieur.

Pas besoin de dire qu'en fait de charognerie, y a pas à en remonter aux galonnards. C'est ainsi qu'en partant d'Alger un pauvre troubade voulut se plaindre, disant qu'il ne pouvait marcher et que le sort des bêtes était préférable au sien. Le lieutenant lui ordonna de taire sa gueule ; voyant qu'il continuait à geindre, il dévala de son cheval et d'un coup de poing l'envoya rouler par terre.

Le troubade fit mine de s'élaner, mais

se contenta de frapper : « Si vous ne marchez pas, je vous brise la tête d'un coup de crosse... » lui dit le galonné.

Je vas maintenant, les aminches, vous servir un échantillon de jugeur ; vous verrez qu'ou il y a de la gêne, y a pas de plaisir. D'ailleurs les prisons étant faites pour coffrer les bons bougres, la bourrique en question est d'avis qu'on peut les y laisser moisir à volonté.

Au mois de mai dernier, il faisait arrêter dans un café de Bône, un copain, Louis Perrault. Et ça, parce qu'il le soupçonnait d'entretenir des relations avec le compagnon Brulet en traitement à l'hôpital militaire. Brulet est le riche fleu qui, il y a deux ans, à Grenoble, fut condamné à dix ans de travaux publics pour avoir foutu son ceinturon par le travers de la gueule du capitaine Conti.

Un sale bougre d'infirmier qui servait d'intermédiaire entre Brulet et Perrault vendit la mèche.

L'affaire était simple comme un bonjour. Ah ouat ! Le fouille-merde instructeur Gauthier l'embarbouilla à plaisir. Il se fit un raisonnement de crapule : « La gouvernance a les anarchos dans le nez, qu'il se dit. J'en ai un dans les pattes, c'est une veine pour moi ! Je vas jouer avec lui comme un matou avec une souris, ça me vaudra de l'avancement... »

Et le salaud se fout à inventer un complot espatrouillant.

Le temps des vacances arriva et le complot était toujours au même point : c'était du vent ! Oh, ça ne gêna pas le Gauthier, il plaqua tout le fourbi, laissa Perrault dans sa prison, et s'en alla se faire du lard.

Les vacances finies, le jugeur reprit son turbin ; il se réattela à son complot, mais ce fut comme des dattes, — c'était tellement idiot qu'il fut obligé de refouler.

Cinq mois avaient passé, nom de dieu ! Cinq mois de prévention pour Perrault.

Y avait pas mèche évidemment de le refoutre en liberté sans jugerie.

Aussi, le Gauthier le fit passer en correctionnelle pour port d'arme prohibée, à cause d'un méchant revolver que le copain avait dans sa poche au moment de son arrestation.

Habituellement, ça vaut huit jours... mais pour les anarchos, c'est la haute dose ! Perrault vient d'écopper six mois.

Or, cinq mois de prévention, plus six mois de prison à tirer, ça fait au total onze mois !

Turellement, le Gauthier méritait une récompense, il l'a eue ! On vient de le bombarder président du tribunal de Guelma.

Hein, les camaros, j'avais bougrement raison de dire que les grosses légumes d'Algérie ont de la vacherie à revendre.

Pourtant, faut pas trop chanter qu'ils sont pire que ceux de par ici : en cherchant bien, on trouverait leurs pareils sans aller aux cinq cents diables.





SALES FARCEURS

Cré pétard, les jean-foutre de la haute ont les larmes bougrement faciles !

C'est une qualité que je ne leur connaissais pas, nom de dieu ! Il est vrai que leurs quinquets ne pissent kif-kif des fontaines wallaces qu'en l'honneur des sergots.

Vous pouvez raconter à ces sales birbes les plus horribles misères du populo; ils restent l'œil sec et rigoleur, — ça ne les émotionne pas, il ne s'agit que de prolos ! Pourtant, mille bombes, y a un sacré chapelet de misères par le temps qui court, — c'est bien autre chose que l'explosion du commissariat !

Pourquoi donc ces sensiblaris ne braillent-ils pas ? C'est couillon de leur part, car il arrive que les voyant si attristés maintenant, le populo se dit : « Mince de frime leur douleur ! C'est les oignons et la frousse qui font leur effet.... »

Examinons-donc les assassinats de prolos qu'il y a dans la semaine.

Je dis assassinats, — et je dis bien, nom de dieu ! Les richards n'ont pas besoin de prendre un surin pour crever le pauvre monde : il leur suffit de les empêcher de manger. Le résultat n'en est pas moins un assassinat.

Rue de l'Ouest, 72, un pauvre bougre, nommé Odié, s'est asphyxié dans son garet. Il avait 60 ans.

Au 179, avenue du Maine, c'est Callu, un déménageur, qui a déménagé pour le grand voyage en se foutant quatre coups de revolver.

Sous le pont de la Concorde, on a dégotté un vieux d'environ 80 ans; dans sa poche il avait une babillarde où il annonçait que sa femme et lui étaient décidés à mourir... On pense que la pauvre vieille s'est noyée.

Dans le fossé des fortifs, près de Saint-Ouen, on a relevé un employé aux trois quarts tué : il avait sauté du haut du talus. A sa piôle, on a trouvé sa femme et quatre gosses mourant de faim... La veille, le père leur avait proposé de mourir en chœur, — ils n'avaient pas voulu, il s'était donc tué tout seul !

A Saint-Cyr, près de Coulommiers, toute la famille Monpert, le père, la mère et quatre mômes se sont tués.

L'autre dimanche, le père était allé chercher des secours à Coulommiers. Mercredi matin, ne le voyant pas revenir, sa femme supposa qu'il lui était arrivé un malheur. Elle décida de se tuer avec ses quatre loupiots.

Elle installa un matelas à terre, y coucha ses gosses après leur avoir donné une lampe d'eau-de-vie à boire et alluma un réchaud.

Le soir, Monpert trouva les cinq cada-

vres. Sans faire de pétard, il ralluma le réchaud éteint, se coucha et attendit la mort...

Y a trois jours, à Crépy, près de Beauvais, une pauvre bougresse nommée Carrier, profita de l'absence de son homme pour s'asphyxier avec ses deux enfants.

Quand le mari rentra, y avait plus que trois cadavres.

La mère avait vingt-huit ans, les gosses six ans et deux ans.

Nom de dieu, voilà une série bougrement pitoyable !

Ohé, les jean-foutre de la haute pleurez comme des veaux sur les sergots,

Pour ce qui est de bibi, si j'ai des larmes à verser je les réserve pour vos victimes.



LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

TRUQUEUR DE LA HAUTE

Epernay, — J'ai jaspiné y a un bout de temps, des mics-macs de Mercier, le gros marchand de champagne : il a été condamné, y a trois semaines, — ça tient à ce que le type qui le poursuivait en contrefaçon est Røederer de Reims, un gros exploitateur du même tonneau.

Ah, nom de dieu, si Mercier eut eu affaire à des prolos, les juges lui auraient donné cinquante mille fois raison !

Voici son fourbi : on avait dégotté à Strasbourg un pauvre bougre nommé Røederer, on lui avait loué une piôle à Reims, et on l'avait bombardé marchand de vins de Champagne, à la marque Røederer.

Le vrai Røederer se trouvait empilé grande largeur; aussi, quand il eut vent du truc, il roupéta et fit le procès en question.

Que les richards se filoutent entre eux, bibi s'en tamponne le coquillard ! Si j'en cause, c'est simplement pour prouver que ces merles-là, qui ont toujours la gueule pleine de rengaines sur l'honneur et la probité sont des fils-de-soie de gros calibre.

LA POLICE D'ÉPERNAY

est aussi garce que partout.

A preuve : Y a trois semaines, un bon bougre, Jobin, colporteur de journaux, s'embauchait avec une jardinière pour lui vanner sa camelotte sur le marché. Un flic passe qui lui interdit de crier. Turellement, le gas n'a pas tenu compte des ordres de cette feignasse et il a continué — étant d'ailleurs dans son droit.

Mal lui en a pris; le flicard lui a tombé dessus et lui a foutu une tatouille, avec d'autant plus de facilité que Jobin n'a qu'un bras de valide.

Turellement, y a eu un petit procès, avec cant sous d'amende à la clé.

Pas besoin de dire, les camaros, que

c'est le proto, et non pas le flic qui a été condamné à casquer l'amende.

Nom de dieu, y avait donc pas de bougres à poil dans les alentours pour froter les fesses du policier ?...

A raconter les crapuleries de ces salauds, je n'en finirais pas, mille bombes ! C'est comme les cheveux d'Eléonore, quand y en a plus, y en a encore :

C'est l'un, qui pour être coulant, se fait rincer la dalle jusqu'à plus soif;

C'est un autre, aussi putassier que bourrique qui saute sur toutes les femmes;

Un autre encore, qui fout en fourrière les roulantes des revendeurs pour avoir de la galette.

Par exemple, un de ces salauds qui n'a pas été veinard, c'est le cochon, qui dernièrement, agrichait la femme d'un bon bougre qu'il prenait pour une retapeuse.

Le mari lui a taillé une de ces croupières, quèque chose de rupinskoff, — il l'a rossé numéro un !

Crédieu, en attendant que la Sociale nous ait débarrassé de cette vermine, leur tanner un brin le cuir est encore le meilleur des remèdes.

MAITRE VIGNERON FRICOTTEUR

C'est le général Cancan, maître vigneron à Grand-Pierre.

Le type loue des prolos de tout autre métier que celui de vigneron, et profite de ça pour les payer moins cher. Comme il fait les bordereaux au proprio sur le prix normal, il a donc du rabiot qu'il empoche carrément.

Aux vendanges dernières, le jean-foutre embauchait à 25 sous par jour; la nourriture était une boule de son et du fromage pourri.

Ah foutre, il serait bougrement temps que le populo se foute à bouffer les bons morceaux, au lieu de les récolter bêtement pour les richards !

UNE GROSSE VACHE

Reims. — Généralement les patrons sont des salauds, mais il y a des contre-coups qui peuvent leur en revendre pour la vacherie.

Témoin le gros Canaster, coloriste à la maison N. F. Les jean-foutre traite ses esclaves comme des chiens, et turellement, — pour qu'il y ait compensation, — il est plat comme une punaise devant le singe. Avec ça il est flemmard comme une couleuvre, et se connaît autant dans son métier qu'un cochon à ferrer les oies.

L'usine est à jour de tous côtés, c'est une glacière, il y fait un froid de loup. Malgré ça, le Canaster fait trimballer aux ouvriers les pièces d'étoffe, toutes pissantes, ce qui fait qu'ils sont trempés comme des soupes et noirs comme des cafards.

En outre, il est défendu aux prolos de se causer, et il leur est également défendu de s'asseoir pour casser la croûte, — sinon du balai !

Le contre-coup a de la chance d'avoir affaire à des pauvres bougres qui ont le trac de perdre leur boulot.

Quoique ça, faut qu'il ouvre l'œil ! Un jour ou l'autre il pourrait bien se trouver en face de gas à poil qui lui fassent faire un plongeon dans un bacquet.... Ça lui rafraichira les idées, et peut-être bien que ça l'apprendrait à vivre !

COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 33, rue Aumaire.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, l'*Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— *Groupe Libertaire du XIV^e*, réunion tous les samedis, à 9 heures du soir, rue Pernety, 61.

— Groupe de propagande anti-patriotique et révolutionnaire, tous les mercredis et samedis, 63, rue Vieille-du-Temple, à 8 h. 1/2 du soir.

— *Groupe des Libertaires de la rive gauche*. A la demande du docteur Junqua, dimanche 13 novembre 1892, de 3 à 6 heures, 25, rue de la Gaîté, il sera traité :

De la femme dans la société actuelle.

De la femme au point de vue de l'idée.

— *L'Autonomie individuelle*. — Lundi 14 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Bertin, 35, rue Pastourelle, conférence par un compagnon du groupe.

Ordre du jour : Evolution et Révolution. Les contradicteurs sont invités.

— Les *Egax Club* libre d'études sociales des XI^e, XII^e et XX^e. — Réunion publique et contradictoire, le samedi 12 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Firino, 144, boulevard de Charonne.

Ordre du jour : La consommation et la production au lendemain de la révolution.

Tous les dimanches, même salle, à 9 heures précises du soir, soirée amicale.

— Le groupe de propagande de Paris des 5^e et 13^e convoque tous les compagnons, le samedi 12, à huit heures et demie du soir, aux Vendanges de Bourgogne, 19, rue Pascal.

Ordre du jour : Les anarchistes de Berlin.

— Le grand meeting. — L'arrestation d'Axa et la presse vendue.

Alger. — Conférence, le 11 novembre à la Bourse du Travail, à 8 h. 1/2 du soir.

Beaune. — Le groupe les Niveleurs, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le *Père Peinard* est crié dans les rues par Peiffer.

Marseille. — Les lecteurs de la *Révolution* *Père Peinard* sont invités à assister à la causerie suivie d'un concert qui aura lieu le samedi soir 12 novembre, brasserie Geismard, salle du premier, rue des Petites-Mariées.

Ordre du jour : le 11 novembre 87. — Les Martyrs de la propagande.

Saint-Denis. — Les compagnons de la brulière sont avertis que les réunions auront lieu dorénavant chez Godefrin, 128, avenue de Paris, les samedis, à 8 h. 1/2 du soir.

Nouzon. — Le groupe *Les Déshérités*, réunion le dimanche 13 novembre, à 6 h. du soir, chez Dardennes, rue Nationale. — Urgent.

Lille. — Dimanche, 13, réunion de tous les amis de Lille et des environs, à la réunion des garçons boulangers, rue Vazennes, 75.

Avignon. — Tous les dimanches, à deux heures de l'après-midi, réunion du groupe *les Libertaires Vauchusiens* au café de Champseuri, derrière la gare des Voyageurs.

Communications diverses ; causeries et concert.

Carcassonne. — Le samedi soir, réunion du groupe *l'Hydre Anarchiste*, café de la Bourse, au premier étage.

Amiens. — Tous les dimanches de 5 à 7 h. du soir réunion des anarchistes, 64, rue du faubourg de la Hotoie.

Tous les 1^{er} et 3^e dimanches, conférences.

— La *Révolution* et le *Père Peinard* sont en vente à la librairie Richard, 27, rue de la Hotoie.

Levallois-Perret. — Dimanche, 13 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Mézerette, rue de Gravel, 86, conférence, soirée artistique et bal.

Narbonne. — Le groupe *les Exploités*, réunion tous les jeudis et dimanches à huit heures du soir, au local convenu.

Les travailleurs sont invités à venir discuter avec nous les théories libertaires.

Reims. — Compagnons rémois : il est grand temps de propager les idées anarchistes ; pour cela il y a nécessité à nous grouper sérieusement. A cet effet, tous les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolution* sont invités à la réunion qui aura lieu le samedi 5 courant, et à la soirée familiale du 12 courant, salle Bigelot, 4, place d'Erlon.

— L'adresse du copain Forêt est 28, place d'Erlon, Reims.

— Le vendeur Courtois prie les camarades en retard de paiement de régler au plus vite ; c'est urgent.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste révolutionnaire se réunit tous les mardis soir, à huit heures et demie, salle Brau, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats du suffrage universel.

Dijon. — Les « Résolus », se réunissent tous les samedis de 8 h. à 11 h. du soir, rue des Gondrans, 24.

Saint-Chamond. — Les « Amis de Ravachol », tous les samedis soir et le dimanche matin, réunion au local convenu.

— Le groupe de Levallois se réunit tous les samedis à 8 heures 1/2, salle Mézerette, 86, rue Gravel. Tous les travailleurs sont invités à discuter avec nous, les thèses humanitaires.

Pour les Prisonniers. — De Romagne : Un Cul-Terreux, 0.50. — Jeanneton, 0.25. — Un Campagnard, 0.50. — Un Vigneron, 0.50. — Un Paysan, 1.25. — Un Mineur, 1 fr. — Un Paysan, 1 fr. — Total 5 fr.

E. S. Roxy, 2.50. — L. Mans, 0.25.

N. B. Bucharest, 3 fr.

Reçu 2 fr. de H. S. pour le compagnon Meunier.

PETITE POSTE

— J'avais attribué à un bon bougre la lettre de Nîmes, insérée dans l'avant-dernier numéro et signée *Finette*, — elle est d'une bonne bougresse. La chouette copine m'écrit que si j'avais su qu'en 1870, elle ramassa un mois de prison pour avoir dit aux enjuponnés de l'Empire que « S'il ne reste plus d'hommes, il reste des femmes ! », je ne l'aurais pas agrémentée d'une culotte. Et, bon dieu, elle ajoute qu'elle ne changerait pas ses cotillons pour certains pantalons... Je comprends ses raisons, et je les approuve, nom de dieu !

— Le compagnon Remy demande à Hamelin s'il a reçu sa dernière lettre remontant à une quinzaine ?

— N'ai pas reçu la lettre de Viamet ; il est

toujours préférable d'envoyer un mandat que des timbres.

— Brunet prévient les camarades du groupe socialiste révolutionnaire qui se réunissent tous les dimanches boulevard Barbès, que c'est par suite d'une erreur d'adresse qu'il ne s'est pas rendu à leur invitation. Prière de lui faire savoir exactement l'adresse, 71, rue Louis-Blanc.

L. Nice. — Au numéro 191 inclus, nous sommes à jour : Tu n'es donc pas en retard.

P. Narbonne. — C. Reims. — P. Commeny. — G. Trélazé. — E. Langon. — H. Tonnerre. — V. Roubaix. — D. Morlanvelz. — R. Romans. — P. Lavavelz. — B. Puget-Ville. — O. La Couture. — P. Beaune. — L. Rugles. — M. Armentières. — C. Londres. — B. La Machine. — R. Bézenet. — G. Brést. — A. Mantes. — U. Nantes.

P. Saint-Etienne — H. Havre — A. Damery — A. Romanèche — A. S. X. — L. Nancy — T. Mézières — B. Mastapha — C. et D. Dijon — G. Villeneuve — F. Monclair — C. Béziers — G. Marseille — B. Agen — K. Postdam — B. et R. Limoges — B. Azay — T. Quantin — C. Roubaix, reçu galette, merci.

Qui veut de la Dynamite ?

Ne sautez pas, nom de dieu ! C'est comme je vous le dis, les bons bougres :

Voulez-vous de la dynamite ?

Pour trois balles, plus les frais d'octroi, vous pouvez vous en payer un kilo.... Zut, c'est un litre, que je veux dire ! Car cette dynamite se vend au litre.

Et c'est du nanan, vous savez : quand on a la digestion difficile, sans faire éclater les boyaux, elle aide bougrement à la circulation de la boustifaille.

C'est en effet un digestif, qui peut carrément faire la pige à la Chartreuse, et qui a cette supériorité d'être fabriqué, non pas par des moines, mais par un bon bougre à qui on peut adresser les commandes :

A. Amoureux, à Belvès (Dordogne).

EN VENTE

aux bureaux du « Père Peinard »

L'Anarchie et la Révolution, par Jacques Roux.....	15
Le Procès des anarchistes de Vienne, en 1890.....	50
L'Anarchie en Cour d'assises, le Procès de Clichy, 1891.....	10
Almanach anarchiste.....	25

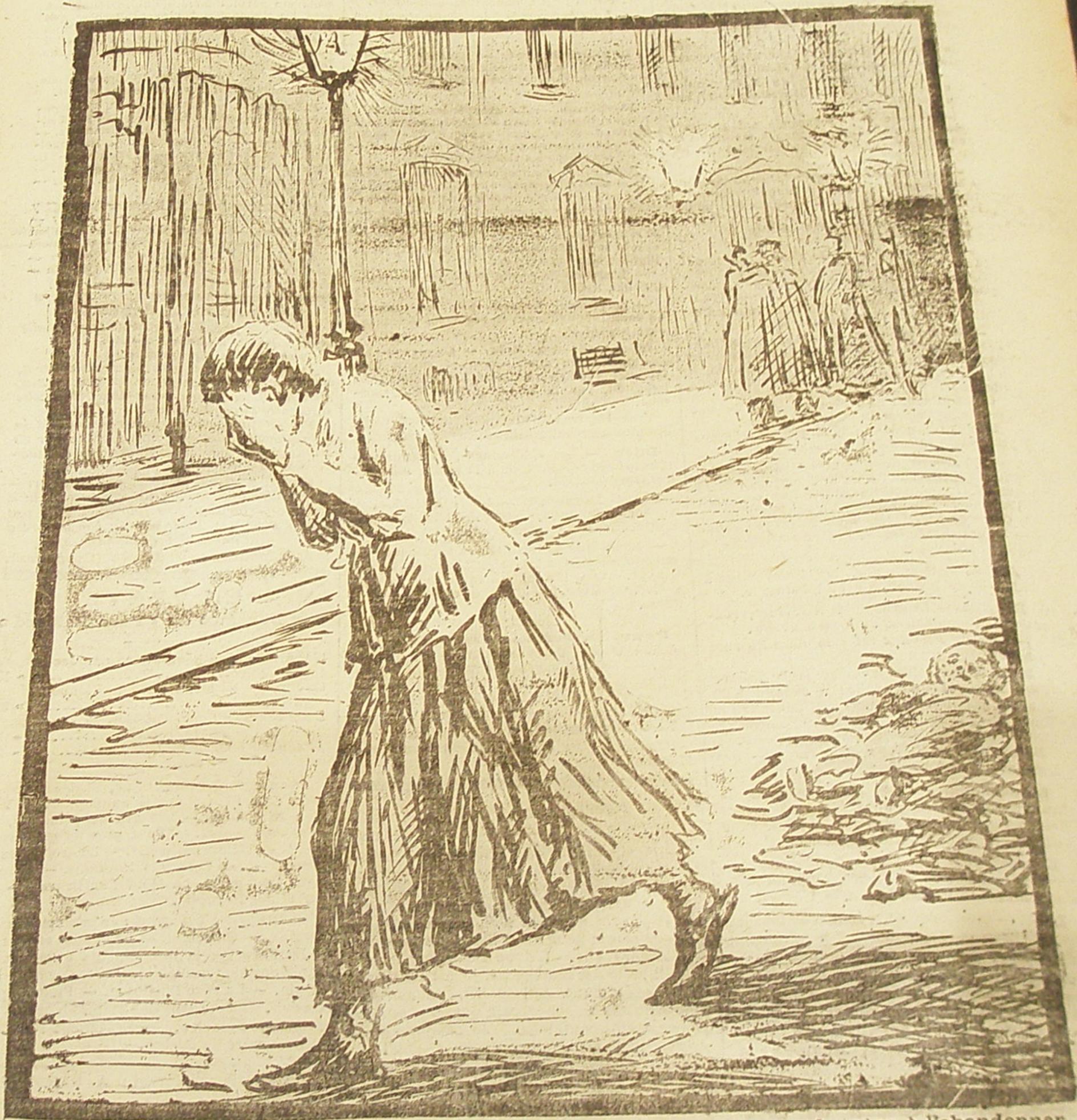
Chansons avec musique, à deux ronds pièce : Le père Peinard au populo. — Y a rien de changé. — Les grands principes, je m'asseois dessus. — Faut plus de gouvernement. — L'Internationale. — Le droit à l'existence. — Les Conscrits insoumis. — Ce que nous voulons. — La Mort d'un Brave. — Le Chant des Peinards.

Chansons à un rond : Je n'aime pas les sergots. — Germinal. — Le député en blouse. — La Carmagnole des Mineurs et la Carmagnole Sociale (ensemble). — Comme c'est bon la vie. — Le Père Duchesne. — Prise de possession. — Le Chant des Trimardeurs. — Les Briseurs d'images. — Les Pieds-Plats. — Debout frère de misère.

L'Imprimeur-Gérant : A. GARDRAT

Imprimerie spéciale du Père Peinard.
4 bis, rue d'Orsel, Paris

A la rue, le Môme !



Oh, nom de dieu, c'est pas la flemme de l'élever, c'est la misère qui force la mère à l'abandonner.